

«Carmen», cet oiseau rebelle que Lausanne n'a guère apprivoisé

Opéra Soucieux d'être fidèles au livret, Patrice Caurier

et Moshe Leiser affadissent le chef-d'œuvre de Bizet

Julian Sykes

Entre le discours saillant d'intelligence de Patrice Caurier et Moshe Leiser sur *Carmen* et la mise en pratique, c'est un fossé. Un fossé dans lequel tomberait à la renverse un taureau. François-Xavier Hauville avait misé sur un final festif pour son règne à l'Opéra de Lausanne. Seuls l'orchestre dans la fosse et un Don José époustouflant de carrure et d'engagement, flanqués d'excellents seconds rôles, donnent chair à un spectacle trop souvent dépourvu de flamme. Car à force de vouloir expurger «les boucles d'oreilles» et le sourire *ultrabright* de *Carmen*, pour reprendre l'expression de Moshe Leiser, l'étincelle n'est pas au rendez-vous.

Nikolaï Schukoff
 incarne Don José avec un tel aplomb qu'il en fait oublier la gitane

La *Carmen* de l'Opéra de Lausanne porte d'ailleurs mal son nom: elle devrait s'appeler *Don José*. Bel homme, Nikolaï Schukoff incarne le brigadier avec un tel aplomb qu'il en fait oublier la gitane. Du bon soldat obéissant au déserteur bientôt cocu qui pète un câble au dernier acte, il traverse tous les états d'un homme soumis à une initiation vertigineuse. C'est lui qui fait chavirer les cœurs lorsqu'il chante le fameux air «La fleur que tu m'avais jetée». Et c'est lui, enco-

re, qui domine la scène finale avec *Carmen*, même si sa partenaire - belle aussi - donne enfin la pleine mesure de son rôle. Car Isabelle Cals endosse difficilement ses bas de gitane. La cantatrice ne cesse de taper du pied au premier acte, comme si elle cherchait ses marques. Furieuse, oui. Furieuse de ne pouvoir entrer dans la peau d'un personnage qui lui résiste. Et corsetée par une mise en scène propre en ordre qui brime son *sex-appeal*.

Car c'est là que le bât blesse. Soucieux d'éviter le carton-pâte du folklore andalou, Patrice Caurier et Moshe Leiser (aidés par leur assistant Jean-Michel Criqui) ne parviennent pas à contourner l'espagnolade. Trop souvent, la mise en scène s'attache à illustrer le livret au lieu de se l'approprier pour composer une dramaturgie forte. Le clan des hommes (soldats en tenues jaune moutarde) et celui des femmes (cigarières en tissus andalous) sont judicieusement délimités. Mais les rapports de force restent sous-exploités. Seul le lieutenant Zuniga - excellent Jean-Marc Salzmann doté d'une voix d'acier - souligne l'autorité militaire.

L'absence de passion et de rage de vivre, l'usage systématique d'éclairages latéraux (justifiés pour les mouvements de foule), la scène encerclée par trois panneaux imposants (arrière-fonds à la Goya), finissent par créer un sentiment de grisaille. Les deux metteurs en scène peinent à fertiliser leur imagi-

naire et n'offrent que de rares trouvailles pour tordre le cou aux clichés (*Carmen* utilisant les tessons d'une assiette cassée pour parodier les castagnettes dans sa danse pour Don José, le chœur gesticulant face au public au dernier acte).

Bien sûr, le monde de *Carmen* n'est pas rose. Le sang coule au dernier acte: et c'est là qu'on est pris à la gorge lorsque Don José et la gitane s'entretient sur le devant de la scène parallèlement au combat que mène le torero Escamillo à l'arrière-scène. Nikolaï Schukoff est à nouveau celui qui vit le plus intensément le drame. Isabelle Cals s'écoute trop chanter. Son beau timbre de bronze ne saurait cacher une couleur de voix uniforme, comme si elle peinait à faire siennes les paroles de *Carmen* («habanera»). C'est d'autant plus étrange qu'elle excelle dans les dialogues parlés - dialogues qui font tout le sel de cette production. Ni Evgueniy Alexiev (Escamillo) ni Ainhoa Garmendia (Micaëla au demeurant touchante et candide) n'ont tout à fait le coffre pour leurs rôles. Les

